

Démographie ancienne : monotonie ou variété des comportements

In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 20e année, N. 6, 1965. pp. 1185-1197.

Citer ce document / Cite this document :

Morineau Michel. Démographie ancienne : monotonie ou variété des comportements. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 20e année, N. 6, 1965. pp. 1185-1197.

doi : 10.3406/ahess.1965.421325

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1965_num_20_6_421325

DÉMOGRAPHIE ANCIENNE : MONOTONIE OU VARIÉTÉ DES COMPORTEMENTS ?

Après avoir sacrifié longtemps aux dieux virils (Mars, Apollon, Mercure) Clio se tourne de plus en plus vers les autels des déesses-mères : Cérès, Vénus, Genitrix... Cette image, qui nous est inspirée par le titre d'un des ouvrages utilisés ci-dessous ¹, traduit, à sa manière, l'évolution de la recherche historique, depuis sa seconde naissance au XIX^e siècle. Est-ce une simple mode, comme, naguère, l'engouement pour les livres de raison ? Non, sans doute. Histoire agraire et démographie constituent le tuf de l'histoire tout court. Elles appellent d'ailleurs, à cause de leur caractère total, la coordination des efforts et l'établissement de plans d'enquête rigoureux. A un niveau plus modeste, ce que nous essayerons ici, c'est de confronter un certain nombre de travaux récents hollandais, belges et français, tant du point de vue de leurs méthodes que du point de vue de leurs résultats.



La démographie des Pays-Bas a eu ses pionniers au XVIII^e siècle : Struyck et Kersseboom. Il est peu d'historiens hollandais qui, à leur suite, n'aient consacré une part de leur attention aux phénomènes de population. L'exploitation systématique des données, pourtant, ne fait que démarrer. Des difficultés originales se présentent en effet, que souligne

1. *Ceres en Clio. Zeven Variaties op het thema Landbouwwgeschiedenis geschreven ter gelegenheid van het vijftienvintigjarig bestaan van de Studiekring voor de Geschiedenis van de Landbouw.* H. Veenman et Zonen N. V. Wageningen, 1964, In-8°, 238 p. On y trouve, entre autres, une remarquable étude illustrée des techniques de culture de la garance (J. M. C. VAN DER POEL : « De Teelt van Meekrap », pp. 129-165) et un article de B. H. SLICHER VAN BATH sur l'exploitation domaniale en Veluwe au Moyen Age (pp. 165-204).

très clairement le rapport publié par B. H. Slicher van Bath ¹. Multiplicité des registres, en raison du pluralisme confessionnel, flottement des appartenances paroissiales, pauvreté patronymique qui rend difficile la reconstitution des familles ². Néanmoins, des résultats sont d'ores et déjà acquis, en Frise Occidentale et dans l'Over-Ijssel. D'autres s'y ajouteront : l'étude de H. K. Roessingh, sur la Veluwe, en est le gage et les prémices ³.

L'histoire démographique, en Belgique, est à un stade très avancé. Aux grandes œuvres de M. A. Arnould, F. Blockmans, P. Bouman, P. Cosemans, J. Ruwet, H. van Werveke, viennent s'ajouter continuellement les investigations des jeunes historiens et, non moins estimables lorsqu'ils sont bien conduits, les travaux des érudits locaux. Le Crédit Communal de Belgique a eu la louable générosité de contribuer à la publication de plusieurs monographies, dans la collection *Pro Civitate*. Si les institutions similaires, en France, suivaient cet exemple notre territoire serait rapidement couvert et une documentation précise rassemblée ! Les travaux de Pierre Goubert, sur le Beauvaisis, et de René Baehrel, sur la Basse-Provence, ont dégagé l'existence d'évolutions originales au nord-ouest et au sud du pays. D'autres styles peuvent être découverts.

Les résultats dépendent toujours, en grosse partie, des méthodes utilisées. Malgré les excellents guides fournis par M. Fleury et L. Henry, le chercheur se trouve souvent devant une situation inédite qui l'oblige à résoudre, pour son propre compte, des problèmes particuliers. M. A. Arnould le constate dans sa présentation du recueil collectif : *Cinq Études de Démographie locale (XVII^e-XIX^e siècle)*. Comme il le remarque, la variété des démarches suscite et stimule l'attention critique. En histoire démographique, il est important de donner les matériaux bruts et de laisser les échafaudages apparents. C'est ce qu'ont fait la plupart des auteurs que nous citerons et c'est ce qui permet de sonder la valeur des restitutions ⁴.

1. B. H. SLICHER VAN BATH : « Report on the study of historical demography in the Netherlands », in *A. A. G. Bijdragen*, n° 11, pp. 182-190 et, dans la même livraison, pp. 191-209 : « Voorbeeld van verschillende bronnen van belang voor de historische demographie. »

2. L'Espagne et le Portugal présentent la même difficulté.

3. H. K. ROESSINGH : « Het Veluwe inwonertal, 1526-1947 », in *A. A. G. Bijdragen*, n° 11, pp. 79-150.

4. *Cinq Études de Démographie locale (XVII^e - XIX^e siècles)*, Pro Civitate. Collection Histoire, série in-8°, n° 2, 1963, 256 p. Ce recueil sera abondamment cité. Nous indiquons ici le nom des auteurs et les localités traitées : D. VAN ASSCHE-VANCAUWENBERG (Bierges et Overyse. Brabant), J. DE BROUWER (De Meierij Erembodegem en de Heerlijkheid Oordegem. Flandre. Région d'Alost), A. DE VOS (Eekloo. Pays de Waas), P. DEPREZ (Evergem, Knesselare, Ronsele en Zomergem. Flandre. Près de Gand) E. HÉLIN (Chênée, Olne et Gemmenich. Pays de Herve). Trois études en flamand, deux en français. Le centre Pro Civitate a été fondé par le Crédit Communal de Belgique à Bruxelles.

Voici, pour commencer, l'étude de H. K. Roessingh sur la Veluwe. Les renseignements antérieurs au XIX^e siècle sont rares, hétérogènes dans leur provenance et dans leur présentation. Les trois documents principaux sont des dénombrements : dénombrement des chefs de famille, par le biais d'un recensement du bétail et de ses propriétaires (1526), dénombrement des maisons, des habitants rangés en classes d'âge (1749). Le dernier document, seul, a un caractère d'intégralité qui garantit la sûreté du coefficient applicable aux « maisons » : 5,1. Des recoupements et des sources annexes aboutissent à préciser le coefficient applicable en 1526 : 5,5 à 6. Le coefficient de 1650 est obtenu par extrapolation : 5 à 5,5. La courbe, établie sur ces bases, montre une pente ascendante faible de 1526 à 1650 (accroissement annuel 0,10 %), plus forte de 1650 à 1749 (0,29 %), très nette de 1749 à 1795 (0,42 %) et au-delà.

Ce profil est un profil plausible. Il s'accorde assez bien avec celui du district voisin d'Overijssel, le Salland. L'évolution économique de la Veluwe, à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, l'introduction du tabac, produit commercial, parmi les cultures, l'intensité des défrichements sont autant d'explications confluentes pour justifier la rapide croissance démographique après 1650. Pourtant, si l'on admettait que le nombre des habitants par foyer était resté sensiblement le même de 1526 à 1650, la diminution n'intervenant qu'après cette dernière date, on serait amené à intervertir les pentes de part et d'autre. Et un essor vif de la population en Veluwe dans la première moitié du XVII^e siècle, suivi d'une stagnation puis d'une reprise au XVIII^e, trouverait son équivalent dans la région de Maastricht et en Belgique. Le développement de la culture du sarrasin en donnerait une cause économique acceptable, sans même parler de l'influence dynamique de la Hollande proche.

La restitution proposée par H. K. Roessingh a donc surtout force dans la fixation de repères au début et à la fin de la période. Elle montre la lenteur de la croissance économique dans les conditions biologiques et économiques anciennes : accroissement de 50 % du chiffre total des habitants de la Veluwe en plus de deux siècles (1526-1749). Elle fait ressortir le style radicalement différent de l'évolution contemporaine : 300 % d'augmentation de 1849 à 1947. Elle pose le problème de la datation de ce *take-off* démographique : 1815 comme le suggère la courbe d'ensemble ou déjà en 1749, d'après le contraste avec l'évolution précédente. Mais la continuité générale de la croissance, depuis 1526, est peut-être trompeuse. Elle gomme les accidents, introduit la régularité à la place du halètement démographique que la Veluwe a probablement connu, comme le reste de l'Europe.

Le procédé n'est pas condamnable pour autant. L'histoire démographique a besoin de repères. L'approfondissement se fera ultérieurement, par une série d'approches. Le travail de H. K. Roessingh est comparable, dans une large mesure, à celui de J. Ruiz Almansa sur la Galicie, l'un

ANNALES

des meilleurs que nous possédions pour l'Espagne¹. De plus, l'utilisation fractionnée des données, à l'intérieur de la Veluwe — à laquelle le procédé utilisé ne porte aucun préjudice, à cause de son uniformité — aboutit à des résultats très intéressants au sujet de la stagnation ou de l'envolée des différents secteurs : asthénie démographique de la Midden-Veluwe, tonicité de la Gelderse Vallei, lieu d'élection de la culture du tabac. Finalement, c'est un exemple des résultats importants que l'on peut obtenir, en dépit de la minceur des documents, par la patience, l'ampleur de vue et un traitement approprié.

Les historiens belges opèrent à partir des chiffres de communiant, de baptêmes, de mariages et de décès, avec comme instrument de contrôle, les dénombrements. Avec une certaine mélancolie, E. Hélin circonscrit les limites du calcul. Impossible de connaître l'excédent naturel des naissances sur les décès : les registres de sépultures ont été trop mal tenus. De fait, les taux de mortalité, que l'on établit avant 1700, sont ridiculement bas, même en période d'épidémie. La documentation serait donc pire que celle des registres français qui procurent parfois de bonnes séries, dès 1730, voire 1664, comme l'a montré P. Goubert. On sait que H. van Werveke, dans son étude sur Gand, avait récusé en totalité les chiffres des décès. D. Van Assche-Vancouwenberg l'a suivi dans son enquête sur Bierges et Overysel (Brabant). P. Deprez et J. De Brouwer sont plus favorables à l'introduction du chiffre des sépultures dans les calculs. D'après eux, les petites villes et les villages de Flandre offrent des matériaux solides. Tel semble le cas d'Eekloo et d'Erembodegem sur lequel nous reviendrons. De toute façon, ce sont les autres données : communions, baptêmes et mariages qui étayent la reconstitution du peuplement. Là encore, comme pour les feux, il faut faire appel à des coefficients.

En général, le nombre des communiant est estimé aux deux tiers de la population totale. La proportion des mariages par rapport aux habitants oscille entre 7 et 8 ‰. (J. De Brouwer) 7 et 9 ‰. (A. De Vos), variations infimes, de peu d'importance pour la courbe finale, d'autant plus que le chiffre des baptêmes constitue la poutre maîtresse de la reconstruction démographique. H. van Werveke, P. Bouman, J. Verbeemen avaient adopté un taux de natalité de 38 ‰, validé par les recensements de la fin de l'Ancien Régime et appliqué de manière uniforme. Bien qu'il ait relevé des variations épisodiques importantes, J. De Brouwer s'est contenté, lui aussi, d'un taux unique : 35 ‰. L'élaboration des coefficients par A. De Vos est la plus fouillée. Grâce à la richesse des dénombrements d'Eekloo, une forte baisse de la natalité peut être détectée au milieu du XVIII^e siècle. L'application de trois taux : 38 ‰ avant 1755, 34 ‰

6. J. RUIZ ALMANSA : *La Poblacion de Galicia, 1500-1947*.

de 1755 à 1765, 82 ‰ après 1765 serre de plus près l'évolution de la population.

Mais que vaut la méthode ? A l'origine, on pouvait craindre une certaine rigidité. Les ajustements suggérés par la confrontation des différentes courbes obtenues à partir des communions, des naissances et des mariages, la pondération surtout du taux de natalité font disparaître ce danger. On peut reprocher aussi à la méthode de vouloir atteindre l'incertain par le certain. C'est là un problème de fond. Faut-il se contenter des naissances et des décès, lorsqu'on possède leur relevé et renoncer à se prononcer sur la population totale ? D'une courbe des baptêmes lorsque l'on n'a que celle-ci et renoncer aux recolements possibles avec les dénombremments ? Le procédé représente, au fond, un simple grossissement de la courbe des baptêmes avec, en ce qui concerne la restitution de la population, un risque de déformation, lorsque le coefficient est inadéquat. Il a néanmoins son utilité. Aucun autre d'ailleurs n'offre toute sécurité. Même celui, très élaboré, de R. Baehrel. Car, on reste étonné lorsque l'on superpose les courbes de natalité et de mortalité à Eyragues de constater un accroissement de population (+ 550 ?) de 1700 à 1755 alors que l'application du taux A décèle un fléchissement (— 197). Tandis que les progrès enregistrés selon l'application du taux B, de 1755 à 1789 ne trouvent pas de justification, car les mortalités de 1766-69, de 1774, de 1782 et de 1787 dévorent les accroissements des bonnes années intermédiaires.

Négligeons les à-peu-près de la méthode et tenons-nous en aux résultats. Les trois localités de Roulers, Eekloo et Erembodegem, que nous choisissons comme témoins, connurent aux XVII^e et XVIII^e siècles, des mouvements démographiques largement concordants. Une montée jusqu'en 1665 environ, rapide durant les premières décades, ensuite alanguie. Une période plus incertaine de 1665 à 1755 environ, commençant par un léger déclin, prolongée par une stagnation (Eekloo), une reprise lente (Erembodegem) ou une ascension cahoteuse (Roulers). A partir de 1755, démarrage foudroyant de Roulers et d'Eekloo, avance boîteuse d'Erembodegem qui accuse fortement la mortalité de 1780-90. Ces courbes peuvent être comparées au profil gantois dessiné par H. van Werveke¹. On retrouve la même ascension du XVII^e siècle, prolongée cependant à Gand jusqu'en 1690, au-delà des premières crises ; puis une chute profonde aux alentours de 1745 (perte de 12 000 habitants en cinquante ans), ensuite un relèvement à peu près équivalent dans la seconde

1. H. VAN WERVEKE : *De Curve van het Gentse bevolkingcijfer in de XVII^e en XVIII^e eeuw* (Verhandeling van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, XVII, 1955). Bruxelles, 1955. — Pour Roulers : M. DE BRUYNE : *De Roeselaarse Poorterie. Bijdrage tot de Geschiedenis van Roeselare en Ommeland*. Pro Civitate ; Historische Verzameling, Reeks in-8° n° 6 1964, 92 p.

moitié du siècle. A la différence de ce qui se passa dans les petites agglomérations flamandes, le niveau de la population gantoise ne dépassait pas en 1795 celui de 1690.

Telles sont les courbes reconstituées. Nous pouvons les contrôler à partir de 1675, à l'aide des graphiques conjoints de natalité et de mortalité¹. Avant cette date, les registres d'Eekloo et d'Erembodegem sont défectueux. Les chiffres des décès à Roulers ne sont pas donnés par M. De Bruyne. Quelques remarques cependant sur les mouvements de la première partie du xvii^e siècle. On est frappé du caractère insolite en Europe de ce bond en avant. La progression du nombre des naissances à Eekloo (et de la population) suppose une mortalité faible (y compris la mortalité infantile) ou un fort courant d'immigration. L'immigration est attestée à Roulers et à Gand mais, à son tour, elle renvoie à un accroissement naturel important du plat pays. Il y a, certes, des retours de fuyitifs partis au nord et, en outre, une concentration provoquée par les opérations militaires dans le pays de Waas et l'Artois. La progression d'Erembodegem, pays d'émigration plus que d'immigration, relève directement de l'accroissement naturel. Dernière remarque : les épidémies ont marqué très inégalement et, en général, faiblement le profil démographique.

Au-delà de 1675, jusqu'en 1755, la courbe de l'évolution et le graphique Natalité / Mortalité s'accordent assez bien. Eekloo montre, après une *bonanza* de vingt ans environ une allure très apparentée à la structure ancienne définie par P. Goubert. Donc, de faibles possibilités de croissance naturelle. Il est beaucoup plus surprenant de découvrir à Erembodegem, après les hécatombes de 1665-1695 une structure très « moderne » avec de larges plages d'accroissement qui corroborent l'élévation du nombre des habitants établie par J. De Brouwer. C'est, dans la seconde moitié du xviii^e siècle qu'Eekloo s'intègre, en apparence, à cette structure moderne. De 1755 à 1785, en gros, la croissance naturelle est importante, les crises « larvées ». Mais tout se détériore durant la dernière décennie. L'année 1794 brille du feu sombre de la surmortalité (344 décès contre 175 naissances). Or, le chiffre de la population poursuit son ascension. Il faut donc supposer, ici encore, un apport migratoire. Le processus fut-il ou non identique à Roulers ? A Erembodegem, la détérioration « structurelle » étonne, après la longue bonification cinquantenaire. La courbe de la mortalité qui, depuis 1730, se rapprochait dangereusement de la courbe de la natalité, la dépassant de peu en 1741, 1747 et 1758, culmine deux fois, en 1779-1783 puis en 1794-95.

Somme toute, le contrôle est assez favorable à la méthode. La confrontation des données conduit à formuler des hypothèses intéressantes sur

1. Graphiques établis, comme les courbes précédentes d'évolution globale, d'après les données brutes fournies par les auteurs cités.

les causes de la croissance. Parfois, la faiblesse du coefficient rigide se manifeste de manière éclatante. Ainsi à Erembodegem, nous avons clairement une plage d'accroissement entre 1758 et 1779. Mais comme elle accompagne une courbe de natalité déclinante¹, elle disparaît d'un calcul strict : 2 077 habitants en 1756-65, 2 000 en 1766-75, 1791 en 1776-85. Il faut souhaiter qu'à l'exemple de A. De Vos, un effort soit tenté pour préciser l'évolution du taux de natalité, l'importance et la chronologie de son affaissement. Rien de plus imprévisible d'ailleurs : au XVIII^e siècle, en Flandre, dans une région humainement et religieusement homogène, la grande ville Gand possédait un taux plus élevé que le gros bourg Eekloo. Une petite indication pour la France, trouvée par hasard, dans l'Almanach de Beauvais, année 1770 : du 1^{er} octobre 1768 au 1^{er} octobre 1769, dans les douze paroisses de la ville, on avait enregistré 437 baptêmes (213 garçons et 224 filles). Le recensement de 1764 indique 11 650 habitants. Par une règle de trois, on obtient un quotient de 37,5 ‰. Chiffre isolé, peut-être épisodique, peut-être aussi indicatif². Cette question du taux est fondamentale pour juger des progrès réels de la population. On peut remarquer, par exemple, que, restitué d'après le chiffre des naissances et un coefficient fixe, le chiffre de la population dans l'un quelconque des villages étudiés par P. Goubert, serait plus bas en 1750-70 qu'en 1720-40 et qu'il n'aurait pas encore retrouvé en 1780-90 les hauts niveaux du XVII^e siècle. (Cf. la courbe de Saint-Lambert-des-Levés).



Mais le graphique natalité / mortalité comporte, par lui-même, d'autres enseignements. Il est tentant de l'analyser suivant les critères d'appréciation mis au point par J. Meuvret et P. Goubert. Les historiens belges reconnaissent d'ailleurs, et volontiers, la valeur magistrale de ce livre magnifique, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1750*, et posent à leurs propres documents les mêmes interrogations. Résumons brièvement les conclusions provisoires que suggèrent quelques courbes flamandes et brabançonnaises.

1. Nous donnons ici nos propres chiffres. Une erreur paraît s'être glissée dans la table 15 publiée par J. DE BROUWER (p. 88 du recueil cité).

2. Autres renseignements du même Almanach : du 1/10 : 1768 au 1/10 : 1769, 124 mariages, 417 décès (232 mâles, 185 femmes ou filles). L'excédent des naissances sur les décès égale 20, soit moins de 2 ‰ du chiffre total de la population.

1° *La notion de « structure moderne ».*

Elle est au cœur de l'étude démographique consacrée par Gisèle Van Houtte à la crise de 1740 à Louvain ¹. P. Goubert qui voyait apparaître cette structure, vers 1750, dans le Beauvaisis et le Bassin Parisien, l'a définie essentiellement par le rabetage des pointes de la mortalité critique, l'abaissement de la mortalité infantile, la disparition des classes creuses, l'allongement de la durée d'existence. De ces quatre éléments, le premier est le mieux assuré ². G. Van Houtte se demande si la crise de 1740 à Louvain a été une crise d'ancien régime, due à la disette et à la cherté des subsistances. Elle incline fortement dans ce sens. Avec un remords, toutefois (p. 201). Remords mal fondé, car c'est uniquement en fonction de la référence indicelle qu'elle peut dire que la mortalité n'a pas doublé en 1741 et en 1743. En fait, le chiffre de 916 sépultures, atteint durant la dernière année, représente plus de deux fois la moyenne quinquennale de 1731-35, seul lustre sans surmortalité avant la crise. Et deux fois, presque exactement, la moyenne quinquennale 1751-55, premier lustre de rémission après la crise. L'observation d'une *krisisjaar* ne doit pas être faussée par un rétrécissement arbitraire du diaphragme. C'est un reproche que, d'ailleurs, on se plaît à le reconnaître, on ne peut adresser à G. Van Houtte. L'ensemble des courbes louvanistes, étalé de 1720 à 1755, marque fort bien la mauvaise « série » 1736-1748, bien que la bonification démographique s'étende sur dix ans (1730-1740).

Structure ancienne donc au Brabant en 1740. Structure moderne après 1748 ? On manque d'éléments pour l'affirmer. Le terme même de structure moderne n'est-il pas périlleux ? Affirmer l'existence d'une structure moderne en 1750, c'est accepter l'idée d'une continuité dans le progrès depuis cette date, continuité due à une amélioration de plus en plus ample des conditions de vie, d'hygiène et de prophylaxie. Un corollaire implicite condamne l'ancienne structure, incapable d'accroissement à moyen ou à long terme. D'où des conceptions optimistes du XVIII^e siècle, pessimistes du XVII^e siècle. Il est évident que les courbes de P. Goubert constituent des arguments de poids pour cette hypothèse. La dramatique constance dans le malheur d'Auneuil et de Saint-Lambert-des-Levées de 1630 à 1750, la rémission quasi inespérée après cette date, tout contribue à conférer au règne de Louis XVI une impression de soulagement.

1. G. VAN HOUTTE : *Leuven in 1740. Een Krisisjaar. Economische, sociale en demografische aspekten*. Pro Civitate. Verzameling Geschiedenis, reeks in-8° n° 3, 1964 ; XVIII + 262 p. Nous n'évoquons pas ici l'aspect économique, pourtant remarquable, du livre.

2. P. GOUBERT : *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1750. Contribution à l'histoire sociale de la France du XVII^e siècle*. Paris S.E.V.P.E.N., 1960. Cf. principalement la conclusion du chapitre II, p. 81-82 et la conclusion générale. Dans l'album de Cartes et Graphiques les documents 17 (Saint-Lambert-des-Levées) partiellement reproduit, ci-contre, et 33 à 44.

Était-ce la fin de l'oppression multi-séculaire de la faim ? On sait que dans la démographie provençale, telle qu'elle ressort des graphiques de R. Bachel, les choses ne se présentent pas avec cette simplicité. Que la seconde moitié du XVIII^e siècle fut plus meurtrière que la première. Et qu'au XVII^e siècle, il y eut de bonnes périodes.

Mais revenons à nos graphiques d'Eekloo et d'Erembodegem. Il y a une conformité de comportement entre la première localité et les villages beauvaisins. La démographie d'Eekloo réagit à la manière d'Auneuil. A la manière aussi de l'angevin Saint-Lambert-des-Levés. Comme à Eekloo la période d'observation va jusqu'en 1796, on constate que la structure moderne qui s'établissait timidement depuis 1750, craque brusquement. La guerre est-elle responsable de cette rupture ? Ou encore une fois la disette, la famine, les épidémies qui emboîtent le pas : typhus, dysenterie, etc. ? Impossible évidemment, de se prononcer sur un seul exemple. La courbe d'Eekloo invite à ne pas interrompre les observations en 1790, à les prolonger jusqu'à la date où la mise en place d'une structure moderne apparaîtra comme incontestable et définitive, au-delà sans doute des grandes épidémies de choléra du XIX^e siècle. Ainsi se résoudra la question de la continuité du progrès et de son origine ¹.

La longue période bénéfique traversée par Erembodegem de 1695 à 1755, voire 1780, pose un problème plus épineux. Faut-il, dans ce cas, faire remonter la « modernité » jusqu'au couchant du XVII^e siècle et comment alors expliquer les difficultés des dernières décennies du XVIII^e siècle ? Or, on ne manquera pas d'être frappé du parallélisme de la courbe d'Erembodegem et des courbes de R. Bachel. Si Eekloo évoquait Auneuil, Erembodegem évoque Eyragues. Même bonification de 1695 à 1755, même allure spasmodique après 1755 ; la mortalité de 1782-4 en Flandres équilibre celle de 1766-69 en Provence. Ces courbes postulent la possibilité de périodes de bonification à l'intérieur de l'ancien régime économique. Il est curieux aussi de remarquer comment des rythmes différents s'impriment à la démographie en des lieux proches. Soixante kilomètres seulement d'Eekloo à Erembodegem. Et, en France, on trouvera pareil contraste, du Maine au Saumurois, par exemple. Peut-être, des périodicités de plus longue haleine se dégageraient-elles de l'examen approfondi des courbes (60 et 40 ans ?) Les recherches dépassent notre propos : rapprocher des résultats obtenus en plusieurs régions éloignées les unes des autres.

1. BACHEL : *Une Croissance. La Basse Provence rurale (fin du XVI^e siècle-1789)*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1962.

2. Fort instructive, la courbe établie par M. Vovelle : Chartres et le Pays chartrain. Quelques aspects démographiques in *Contributions à l'histoire démographique de la Révolution française* pp. 131-159.

2° *Les bonifications du XVII^e siècle.*

Elles sont à peu près inexistantes dans le Beauvaisis. Sauf la fugitive, tremblante et mince *bonanza* de Bresles, entre 1662 et 1690, coupée par la crise de 1674-75. C'est une réplique isolée de la *bonanza* d'Eekloo, au même moment. Les bonifications de Saint-Lambert-des-Levées : 1600-1626, la plus nette, 1628-1648, plus précaire, sont absorbées par les mortalités intermédiaires et finales. Par contre, R. Baehrel affirme l'existence de bonifications en Basse-Provence au cours du XVII^e siècle. Elles sont nécessaires à la compréhension des courbes flamandes.

La vérification de ces bonifications du XVII^e siècle est des plus malaisées. On ne peut pourtant pas leur opposer un doute *a priori*, d'autant que l'augmentation du chiffre des naissances est un indice fort. Seules les investigations futures préciseront la nature de ces accroissements, délimiteront leurs contours. Dans les dernières lignes de sa conclusion, P. Goubert soulignait la pluralité possible des comportements démographiques à travers la France. Celui du Bassin Parisien, tel que nous le saisissons jusqu'à présent, se caractérise, non seulement par sa tonalité catastrophique, mais encore, fréquemment, par le plafonnement ou le déclin du nombre annuel des naissances. Quel contraste avec les gains importants réalisés en Flandre et en Provence !

Un dernier mot sur la bonification de la première moitié du XVII^e siècle en Flandre. Ce qui intrigue le plus, c'est la faible intensité des accidents épidémiques durant cette époque. Alors que la peste « grassissait » au nord (Rotterdam, Leyde) et au sud (Beauvais), la Flandre jouissait d'une sorte de protection. L'épidémie de 1625-26 affecte peu la courbe des naissances de Gand, Roulers, Eekloo, Erembodegem. Seule, Roulers fut vraiment touchée en 1648. En une autre occasion, déjà, la Belgique avait bénéficié d'une sorte d'immunité au milieu de la désolation universelle : au XIV^e siècle, au moment de la Peste Noire !¹. Les *Fastes des Calamités Publiques* confirment peut-être, par leurs silences, la sauvegarde des années 1600-1666. La peste et la dysenterie n'y sont mentionnées qu'une fois : à Ypres en 1626-27. Les autres années, l'épidémie est signalée dans la zone des combats (Campine, Limbourg), dans le Brabant (Bruxelles, Anvers assez souvent). Est-ce que, paradoxalement, la fermeture de l'Escaut, limitant les échanges entre le Nord et le Sud, la guerre aussi, auraient créé une sorte de *no man's land*, de glacis où la contagion se serait épuisée ? L'ouvrage de L. Torfs est ancien². Il est souhaitable

1. H. VAN WERVEKE : *De Zwarte Dood in de Zuidelijke Nederland (1349-1351)*, in *Verhandeling van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten XII*, 1950, Bruxelles, 1950. Cf. aussi la carte de la Peste Noire en Europe dressée par E. CARPENTIER : « *Famines et Épidémies dans l'histoire du XIV^e siècle* », *Annales E. S. C.*, 1962, pp. 1062-1092.

2. L. TORFS : *Fastes des Calamités Publiques survenues dans les Pays-Bas et particulièrement en Belgique*. Paris-Tournai, 1859. T. I pp. 88 et suivantes. T. II pp. 208 et suivantes.

que le problème soit repris à l'aide des chroniques contemporaines si l'on en découvre de nouvelles. J. De Brouwer cite plusieurs années d'épidémie dans la *meierij* d'Erembodegem : 1632-1637, 1641-42, 1646-48. Eekloo fut contaminée par Anvers probablement en 1626-28 et 1631-32, Roulers par Bruxelles en 1650. Les registres de sépultures trahissent ces contagions mais l'incertitude des renseignements ne permet pas d'affirmer qu'il se soit agi réellement de crises larvées ¹. La violence du mal, à partir de 1666, ne fait aucun doute.

3° *Le haut niveau d'origine des courbes.*

Avec des nuances, P. Goubert considère 1630 comme le niveau le plus élevé de la population du Beauvaisis. Le déclin se serait produit entre cette date et 1730. Il hésite beaucoup dans l'assignation d'une date terminale de cette phase. Il s'interroge à nouveau, dans sa conclusion : « Se pourrait-il que l'essor de la population française ait été, *Louis XVI régnant*, une fraîche nouveauté ? » Cela nous reporte en 1774 et laisse peu de temps à une croissance massive, du genre de celle qu'on avance quelquefois 4 ou 6 millions entre 1715 et 1789). Pour les Belges, le niveau d'origine le plus élevé est reporté au xvi^e siècle : entre 1526 et les troubles, généralement (H. Van der Wee), en 1565 pour A. De Vos, en 1580 pour J. De Brouwer. On s'accorde, en général, sur l'opulence démographique du xvi^e siècle en Europe.

Est-il permis d'exprimer un doute à l'égard de cette splendeur du xvi^e siècle ? Reprenons les Fastes de L. Torfs. En 1503, la peste est en Campine. De 1514 à 1520, elle tourne dans le Nord-Brabant. En 1530, épidémie de suette anglaise. En 1554-55 (année de famine !) la peste réapparaît qui fera un nombre considérable de victimes à Bruxelles, de juillet 1556 à juillet 1557. Torfs ne signale l'épidémie de 1564 qu'à Namur et à Liège, mais on peut se demander si les événements de 1566 (la Fureur Iconoclaste) n'ont pas éclipsé, aux yeux des contemporains, certaines conséquences d'une autre année de la faim. De 1571 à 1580, la peste est endémique dans le Brabant. Elle est particulièrement virulente à Gand en 1574, à Bruxelles en 1578, à Liège en 1579, à Ypres en 1580 et, à partir de cette date jusqu'en 1599, elle prolifère un peu partout.

Le tableau est-il plus réjouissant en France ? P. Goubert a maintes fois exprimé des réserves sur la prospérité supposée du xvi^e siècle. Comme pour le xviii^e, cette idée se rattache à une conception optimiste. Mais, sans vouloir développer la question, sur laquelle nous espérons revenir un jour, contentons-nous de quelques indications relatives au midi de la France. Peste à Montélimar de 1501 à 1522, à Nîmes de 1516 à 1521,

1. J. RUWET concluait dans ce sens, pour le pays de Liège, au début du xvii^e siècle, d'après l'examen de la courbe des conceptions. Cf. « Crises démographiques : Problèmes économiques ou crises morales ? » in *Population*, IX, 1954 pp. 451-476.

en Provence et en Avignon en 1521, à Lyon en 1531. La grippe de 1557 est générale en France. Peste en Avignon en 1566, dans le Dauphiné en 1577-79, en Avignon en 1580. Les chroniqueurs provençaux appellent cette année 1580 l'année de la grande mortalité et la comparent à 1348. Même un historien de cour, comme Belleforest, parle de cette hécatombe : « Durant les années 1581, 1582, 1583 et 1584, la France a toujours été tourmentée de peste, vray fléau de Dieu pour punir nos péchés. » La peste semble installée chez elle, dans le Midi aussi bien qu'en Flandre, à partir de 1586.

Difficile de croire que ces crises aient été larvées : il existe quelques chiffres sûrs des victimes. Un peu vain d'invoquer, à chaque fois, une cause accidentelle : l'invasion des Impériaux en Provence ou les troubles religieux en Flandre. Sur ce point, nous nous rallions pleinement à l'avis de J. De Brouwer : « De grote ontvolking tussen 1580 en 1590 werd voorheen, naar mijn bescheiden mening ten onrechte, op de eerste plaats toegeschreven aan de gevolgen van de oorlog... maar toch dient de hoofdoorzaak van de grote krisis, welke *de massale ontvolking* tot gevolg had, gezocht in *uitmoordende pest*. Het aantal inwoners verminderde in de behandelde dorpen met 65 procent... »¹. Une bonification généralisée au XVI^e siècle en Europe n'aurait pu se produire qu'entre 1530 et 1555². Le bon XVI^e est rongé par les deux bouts : au début par le XV^e siècle (la recrudescence de la peste en Occident date de 1480), à la fin par le XVII^e siècle qui, démographiquement, commencerait, au mieux, en 1580 ; il rétrécit comme une peau de chagrin. Quels registres paroissiaux miraculeusement conservés (et bien tenus !) nous renseigneront sur la part d'exagération des chroniqueurs et leur part de vérité ?

Mais si nous rangeons le XVI^e siècle à sa place sage dans l'évolution démographique, avec sa structure ancienne, vulnérable, ses possibilités réelles mais limitées de bonification, où placer le haut niveau ? L'histoire démographique ne peut s'accommoder de séries courtes, ni se contenter de coupures événementielles ou conventionnelles. Nous voici ramenés au XV^e siècle. Dans un article consacré à l'agriculture flamande à la fin du Moyen-Age³, A. Verhulst fait état d'un accroissement de population de 25 % entre 1469 et 1485, grâce principalement aux importations de blé balte. Haut niveau ? Bonification ? Après un début de siècle calamiteux (comme en France) la petite avance des dernières décennies du

1. « Le grand dépeuplement survenu entre 1580 et 1590 a été, autrefois, attribué en premier lieu, à tort à mon humble sentiment, aux conséquences de la guerre... Pourtant, la cause principale de la grande crise, qui aboutit au dépeuplement massif, doit être recherchée dans le massacre de la peste. Le nombre des habitants diminua, dans les villages considérés (pays d'Alost) de 65 % ». Comme dans la citation précédente de P. Goubert, nous avons souligné quelques mots.

2. Et encore !... Épidémie en Espagne (1540), dans la région parisienne (1545).

3. A. VERHULST : « Bronnen en Problemen betreffende de Vlaamse Landbouw in de late Middeleeuwen (XIII^e-XV^e eeuw) », in *Ceres en Clio*, op. cit., pp. 204-235.

xiv^e siècle fut annihilée. D'un trait, on se retrouve à la situation d'avant la Peste Noire ou même de 1315. Logique redoutable ! Mais le Brabant, en 1755, n'avait guère plus d'habitants qu'en 1437 (445 000 contre 420 000).

Survole trop rapide, mais qui rappelle la fragilité des sociétés anciennes devant la maladie et la mort : « A peste, a fame et bello, libera nos, Domine », qui suggère l'idée d'oscillations plus ou moins longues, mais de hauteur assez faible en définitive, du xiii^e au xviii^e siècle. Il ne semble pas qu'il y ait eu un patron unique de l'évolution. Le type du Beauvaisis a l'intensité la plus dramatique : aucun accroissement en un siècle et demi ! Les types provençaux, flamands, frisons¹, eux, manifestent la compatibilité de la croissance et d'une structure démographique ancienne. Les schémas se diversifient, en outre, parce que les disettes et les épidémies n'ont pas frappé partout à la fois et partout avec la même malignité². Des coups d'arrêt ont été enregistrés au xvi^e comme au xvii^e siècle³. Quant à la notion de « structure moderne » appliquée au xviii^e, elle réclame de la prudence. Elle ne peut être définie par la simple augmentation, ni par le taux de croissance (le taux hollandais entre 1496 et 1514 est assimilable au taux brabançon entre 1755 et 1784). S'agit-il alors des modifications des taux de mortalité et de natalité ? La première paraît établie, mais n'implique pas de « révolution »⁴, surtout médicale. La seconde est particulière à la France (cf. le taux gantois) et, probablement, encore plus localisée : que s'est-il passé en Alsace, en Bretagne, en Flandre française, toutes régions qui constituèrent, au xix^e siècle, des réservoirs humains et qui, de nos jours, ont les plus fortes densités ? Notre conclusion générale sera que, devant l'évolution démographique ancienne et dans l'attente d'une documentation massive, l'histoire doit rester très perméable à tous les résultats nouveaux et ne pas s'enfermer dans des concepts prématurément rigides⁵.

MICHEL MORINEAU.

1. 4,3 ou 5,8 % d'accroissement annuel entre 1511 et 1650, selon J. A. Faber dans l'article collectif : *Population changes and economic developments in the Netherlands : a historical survey* (A.A.G. Bijdragen, n° 12). Article trop récent, pour que nous puissions l'utiliser, en dehors de cette brève mention.

2. Cas remarquable des villes hollandaises, dans la première moitié du xvii^e siècle, dont la croissance s'est poursuivie, en dépit des hécatombes de la peste.

3. A Genève, si nous acceptons l'extrapolation de J. F. Bergier, la population aurait compris 13.000 habitants dès 1500. Or, c'est le chiffre du recensement de 1589. Les progrès éventuels, accomplis dans l'intervalle, ont donc été annulés, sans doute à partir de 1571. Le bilan du xvii^e siècle est plus positif : 16.934 habitants en 1698 et 18.500 en 1711.

4. Ni ultime, ni universelle. Cf. Subdélégation de Vitré. 1773 : Naissances, 1 708 ; Décès, 2 687 ; Déficit, 979. 1774 : Naissances, 1 773 ; Décès, 2 225 ; Déficit, 452.

5. Le professeur H. J. Habakkuk a exposé une opinion également nuancée sur le mouvement démographique en Europe, après 1750, dans le chapitre qu'il a écrit pour le tome VIII de la *New Cambridge Modern History* (paru en 1965).